

Au Théâtre de la Bastille, Nicolas Bouchaud revisite Claude Lanzmann

En adaptant « Un vivant qui passe », le metteur en scène et comédien interroge la responsabilité des grands organismes internationaux et des instances dirigeantes suisses dans l'aveuglement face à la Shoah.

Par Fabienne Darge (Lyon, envoyée spéciale)

Publié le 02 décembre 2021 à 15h31 - 🕒 Lecture 4 min.



Claude Lanzmann (Frédéric Noaille, à gauche) et Maurice Rossel (Nicolas Bouchaud, à droite) dans « Un vivant qui passe », le 16 septembre 2021, à Bonlieu-Scène nationale d'Annecy. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Il est l'homme qui n'a rien vu à Auschwitz, rien vu à Theresienstadt. Maurice Rossel est devenu un personnage historique quand, en 1997, Claude Lanzmann lui a consacré un film, *Un vivant qui passe*, en marge de son grand œuvre, *Shoah*. Aujourd'hui, le comédien Nicolas Bouchaud, qui trace un chemin à nul autre pareil dans le théâtre français, porte au théâtre le matériau qui est à la base du film. Et c'est une soirée qui emmène loin dans la réflexion sur l'histoire et la responsabilité qu'on a par rapport à elle.

Lire aussi : 📖 « [Un vivant qui passe](#) », des yeux pour ne pas voir

En septembre, au Théâtre de l'Atelier, Sami Frey avait lui aussi proposé sa version d'*Un vivant qui passe*. Mais les deux projets sont en tout point différents, bien que d'une force équivalente. Sami Frey, seul en scène dans la nuit du théâtre, lisait le texte de l'entretien entre Claude Lanzmann et Maurice Rossel, tel qu'il a été monté dans le film. Nicolas Bouchaud, lui, choisit la mise en scène et l'incarnation du dialogue entre l'intervieweur et l'interviewé. Il choisit surtout de repartir des rushes du film et donc de l'intégralité de ce dialogue, en une démarche passionnante, qui recadre légèrement l'appréhension historique des faits abordés et qui sont d'une importance historique considérable.

Lire aussi : 📖 [Sami Frey, passeur de ceux qui ne sont pas revenus des camps](#)

En 1942, Maurice Rossel, jeune médecin suisse de 25 ans, se fait engager comme délégué au Comité international de la Croix-Rouge (CICR) à Berlin. Pendant deux ans, sa tâche consiste à inspecter des camps de prisonniers de guerre. En 1944, sa hiérarchie l'envoie, de manière tout à fait officieuse, visiter des camps de concentration – personne ne prononce alors le terme d'extermination – pour essayer d'obtenir des renseignements. Maurice Rossel sera le premier fonctionnaire international à entrer dans les camps de Theresienstadt et d'Auschwitz. Mais il y restera aveugle à ce qui s'y passe. Le 23 juin 1944, sa visite à Theresienstadt est totalement organisée par les nazis, qui montent une mise en scène macabre destinée à présenter ce camp d'extermination comme un ghetto modèle. Le délégué du CICR n'y voit que du feu.

En incarnant de manière très vivante le dialogue entre Claude Lanzmann et le docteur Rossel, il s'agit de comprendre les mécanismes à l'œuvre

A la fin de septembre de cette même année 1944, il se rend à Auschwitz, où il est reçu par le commandant du camp ou supposé tel – « *un jeune homme très élégant, très distingué, très aimable* ». Cette fois-ci, aucune mise en scène n'a été orchestrée mais Maurice Rossel ne verra ni les fours crématoires, ni la fumée ou les lueurs qui pourrait s'en échapper, ni les trains. Il croisera toutefois la route de prisonniers, des « *squelettes ambulants* » chez qui « *il n'y avait que les yeux qui vivaient* ».

C'étaient des regards très très intenses ». L'air de se dire, commente Rossel : « *Ben, en voilà un qui vient... (...) Un vivant qui passe.* »

En rentrant, Rossel a rédigé un rapport, qui a évidemment contribué à freiner et à fausser l'appréhension de la « solution finale ». Sa responsabilité historique est donc lourde mais le théâtre, ici, ne joue pas le rôle de tribunal de l'histoire. En incarnant de manière très vivante le dialogue entre Claude Lanzmann et le docteur Rossel, il s'agit plutôt de comprendre les mécanismes à l'œuvre, la manière dont l'aveuglement du délégué du CICR a été possible, sur quoi il a fait son lit.

Confrontation intense

Et s'agissant de cette incarnation, difficile de rêver mieux que la confrontation intense, tendue à craquer, pleinement théâtrale au meilleur sens du terme, qu'instaurent Nicolas Bouchaud, qui joue Maurice Rossel, et son jeune partenaire, Frédéric Noaille, lequel se glisse dans la peau de Claude Lanzmann. Ni l'un ni l'autre ne singent leurs modèles de manière bêtement réaliste, dans le décor en trompe-l'œil du bureau du docteur Rossel. Nicolas Bouchaud porte sur lui toutes les zones grises, opaques, floues, du personnage. Frédéric Noaille traduit à sa manière, assez flamboyante, toute la niaque et la séduction de Lanzmann.

Lire aussi : 📖 [Nicolas Bouchaud, « Jouer, c'est inventer du temps »](#)

Tel qu'il a été monté, le film de Lanzmann insistait sur la responsabilité individuelle de Maurice Rossel – qu'il ne s'agit pas de nier. Mais en repartant des rushes, et donc de l'intégralité de l'échange entre les deux hommes, cette responsabilité est replacée dans un contexte plus large, celui du rôle du CICR et des grands organismes internationaux et des instances dirigeantes suisses : une élite très largement germanophile et dont l'anticommunisme viscéral, l'antisémitisme atavique, le culte de la neutralité politique, ont contribué à brouiller la vue.

Comment un homme comme le docteur Rossel, qui se définit lui-même comme situé à gauche, d'origine modeste, a-t-il pu à ce point ne pas voir ? C'est la question vertigineuse que pose le spectacle et que les deux comédiens rendent on ne peut plus agissante et actuelle, dans le présent du théâtre. Le délégué du CICR n'était ni un bourreau ni une victime. Il aurait pu jouer le rôle, magnifique, du témoin, qu'il n'a pas su incarner. La raison qui explique cette incapacité, telle qu'elle se dégage du spectacle, c'est l'indifférence et une forme d'antisémitisme rampant, mal repéré par lui-même. Le manque d'intérêt pour l'autre : cela n'a rien de spectaculaire, mais on en revient toujours à ce point, finalement.

📌 *Un vivant qui passe*, d'après le film de Claude Lanzmann, spectacle de Nicolas Bouchaud, Eric Didry et Véronique Timsit. Festival d'automne, Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris, 11^e. Tél. : 01-43-67-42-14. Du lundi au samedi à 21 heures, du 2 au 23 décembre et du 3 au 7 janvier 2022, et le dimanche 5 décembre à 16 heures, et le samedi 11 décembre à 16 heures et à 21 heures. De 15 euros à 25 euros. Puis tournée jusqu'en avril 2022, à Lausanne (Suisse), Cergy-Pontoise, Clermont-Ferrand, Caen, etc.

Fabienne Darge (Lyon, envoyée spéciale)